

L'Armée
des Justes

Florence Jacquemin-Véber

**L'Armée
des Justes**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12752-1

Prologue

Mardi 25 avril, dans l'après-midi, quartier de Karvice, Voldgrad.

La cloche retentit dans le complexe scolaire de Karvice, rassemblant le collège et l'école primaire du quartier. La cour de bitume était vide, n'arborant que le tatouage usé des terrains de sport. Derrière la grille métallique fermée, la foule des parents, frères, sœurs et nourrices, se groupait et guettait l'arrivée des enfants. La cour se remplit alors par à-coups de grappes d'écoliers chargés de leurs sacs de classe dans un brouhaha significatif.

Soudain, la grille s'ouvrit, le barrage céda et les élèves se déversèrent en cohue sous le soleil doux. C'était un élément de la petite musique du quartier jouée tous les jours par les habitants, qui se plaignaient du coût de la vie, qui souriaient aux connaissances, qui discutaient, et parfois s'ignoraient. Les tracas et les joies du quotidien trouvaient place dans cette drôle de symphonie.

Cet homme, à la barbe blanche clairsemée et au sourire édenté, était heureux de voir son petit-fils accourir les bras ouverts, son gros sac sautant dans son dos. Le garçon se serra contre son grand-père. Quelle belle surprise ! Cela voulait dire qu'ils iraient se promener, peut-être même acheter une crêpe au marchand de la camionnette installé un peu plus bas dans la rue. Ils parleraient en chemin de trucs rigolos. Le vieil homme, lui, se réjouissait de voir grandir ce petit bonhomme qui lui rappelait tant son propre fils. Il savait combien ces moments étaient précieux.

À côté d'eux passa Marja, quatorze ans, nonchalante et légèrement boudeuse, comme d'habitude. Une longue mèche de cheveux blonds dansait devant ses yeux. Sa mère hocha la tête en l'apercevant. Elle entama la conversation, en monologue pendant qu'elles fendaient la foule. Puis elles discutèrent plus librement comme Marja se sentait moins observée par ses camarades. Cela finit en plaisanteries complices. Marja, espérait sa mère, aurait les moyens de faire des études, les moyens de devenir une femme suffisamment solide dans ce monde.

Bientôt, autour de l'école, la foule se dispersa. Ne restaient que quelques enfants attendant leurs parents retardataires, sous l'œil blasé de la responsable de la vie scolaire, prête à passer les coups de fil nécessaires. Le quartier fourmillait : les gens faisaient leurs courses ou menaient les enfants à leurs activités diverses, les adolescents traînaient sur les bancs des

jardins publics, marchaient dans les rues en riant fort pour se faire remarquer, d'autres demeuraient reclus dans leur timidité, d'autres encore trafiquaient dans l'ombre des porches d'immeubles.

La vie s'écoulait ainsi, tel un balai quotidien. Mais déjà, de fausses notes apparaissaient. Beaucoup d'enfants virent leur père ou leur frère réquisitionné pour sécuriser la zone frontalière ou pour intervenir dans les deux aires industrielles en état de quarantaine suite aux accidents à répétition de centrales électriques obsolètes. Mais le quartier continuait à vivre, comme il l'avait toujours fait. Les vieux regrettaient le temps passé, le respect perdu. Les parents couraient, les enfants bravaient les interdits ou piaffaient entre eux. Et puis d'autres couacs s'ajoutèrent. Avec la pénurie énergétique vint la crise économique, qui toucha les commerçants, les grandes et les petites entreprises aux abords des villes... Beaucoup d'enfants avaient désormais des parents au chômage.

À quelque distance de là, au cœur du centre-ville, le maire de Voldgrad soupira dans son vaste bureau. Il était tendu. Il devait faire face aux conséquences de ces couacs et de ces fausses notes. Et les élections présidentielles qui approchaient ! Cette année, elles coïncidaient avec les législatives. Au cœur de la capitale, des milices xénophobes se développaient. Elles faisaient de la sécurité leur cheval de bataille et le Président ne semblait pas parvenir à les

endiguer. Ce serait peut-être l'année de tous les dangers. Le maire se prit à croiser les doigts.

Le chemin des bannis

Deux wagonnets de mine vétustes roulaient avec de nombreux à-coups sur une voie ferrée rouillée. Celle-ci ondulait sur un relief vallonné, couvert d'herbe jaunie, écrasée par un ciel bleu comme bâclé à grands coups de pinceau.

Dans le premier wagonnet, les tressautements projetaient rudement les six passagers les uns contre les autres, bien que tous s'agrippassent aux bords cabossés. Ils étaient tous vêtus de la combinaison noire et couturée des bannis, faite des restes de tissus teints et assemblés. Gravé dans le cuir de leur ceinture : le sigle de l'Armée des Justes, formé de deux lettres, le « P » et le « J », initiales de leur slogan : « Paix et Justice ».

Chacun avait été arrêté pour des raisons différentes, et au lieu d'être affecté à une usine, ou emprisonné – ou pire... – ils avaient été bannis : privés de leur existence officielle, ils allaient disparaître. Quel sort leur était réservé ? Personne ne le savait. De nombreuses théories circulaient de bouche à oreille : camps de travail, assassinat, exil forcé hors du territoire, lavage de cerveau avant d'intégrer l'Armée des

Justes sous une autre identité... Aucune certitude, aucun témoignage. Personne ne revenait jamais.

Un vieil homme aux longs cheveux blancs, concentré, résistait avec force à la brutalité du transport. Il avait la gorge serrée : face à lui, une enfant de six ou sept ans luttait avec peine pour ne pas être éjectée. Ses yeux noirs s'agitaient, tels deux papillons affolés. La bouche sèche, le vieil homme se demandait comment les Justes avaient pu bannir une enfant ! Il était arrivé, à la frontière du no man's land avec onze autres bannis, dont son compagnon Novak. Le poste isolé était bordé par des miradors. À peine étaient-ils descendus du véhicule blindé fonctionnant à l'essence, privilège des Justes, qu'ils avaient été poussés sans ménagement, tous les douze, et répartis dans deux wagons lancés à pleine vitesse au milieu de nulle part.

Deux plis d'inquiétude barraient le front d'un homme d'une trentaine d'années, aux traits déjà marqués. Son calme n'était qu'apparent, car son cœur cognait fort dans sa poitrine. Face à lui, à côté de la petite fille, une jeune femme brune se tenait fermement aux rebords. La blancheur cadavérique de ses doigts indiquait que le sang n'y circulait plus. Elle lâcha pourtant une prise pour retenir d'un bras la fillette projetée en avant dans un virage en tête d'épingle. Ils amorçaient une descente. Ils découvrirent alors au loin un immense bloc de granit sombre, une falaise noire. Les rails les menaient droit vers elle.

« L'air iodé de la mer est si doux, et la fin, toute proche », pensa la jeune femme. Son regard bleu devint vague, fixant le roc noir et protubérant sans le voir. Deux hommes se trouvaient coincés à l'autre extrémité du wagonnet. L'un, assez gros, la cinquantaine, presque chauve et arborant une petite moustache tremblante, transpirait abondamment. Le second, plus jeune, encore svelte, serrait les dents, ce qui faisait ressortir son imposante mâchoire. Le plus ventripotent des deux gémit en apercevant le comité d'accueil qui se dessinait au loin : une dizaine de Justes qui semblaient armés. Le wagonnet filait vers eux à toute vitesse.

Soudain, un détail frappa tous les passagers. À une trentaine de mètres, la voie se séparait en deux. L'une continuait droit vers le rocher géant tandis que l'autre bifurquait à droite, vers un horizon inconnu. Quelques secondes de flottement, une poussée d'adrénaline ! Ils filèrent tout droit, entendirent derrière eux les crissements métalliques de l'aiguillage et le virage serré du wagonnet qui les suivait. La noire falaise se dressait, imposante. Elle les attendait.

Le jeune homme jeta un regard en arrière. Il entrevit l'autre wagon avant qu'il ne disparaisse derrière une colline. Il regarda alors devant lui. Des claquements secs éclatèrent au loin, portés par le vent qui fouettait leurs cheveux et leurs visages. Deux rafales... Les six passagers étaient pâles, étranglés par la peur.

L'homme corpulent jetait des coups d'œil affolés de part et d'autre. Pris de panique, il sauta par-dessus le rebord du wagon de manière anarchique, bousculant ses voisins, sans que quiconque ne puisse l'en empêcher. Il cria en tombant et roula dans l'herbe sèche, se releva et se mit à courir loin des rails, loin de l'énorme rocher noir. Quelques secondes. Quelques ridicules secondes. Et il s'écroula comme une poupée de chiffon à qui l'on aurait donné une pichenette sur la tempe. Il s'affala à terre et resta immobile, tel un sac de pommes de terre. Touché à la tête. Le claquement du coup de feu transporté par le vent marin parvint, décalé, aux oreilles des passagers. Les cinq bannis, blêmes dans leur uniforme d'encre noire, se figèrent dans le wagonnet qui filait toujours, cahin-caha vers les Justes armés, maintenant tout proches.

Moins d'une minute après, le petit convoi s'arrêta violemment sur un butoir. Ils se trouvaient au pied de l'étrange masse de roc basaltique. Cette portion incongrue de falaise, imposante, semblait être sortie en force de la terre. Outre cette présence sombre et impressionnante, ils perçurent sans la voir celle de la mer. Quel endroit singulier !

Dix soldats de l'Armée des Justes pointaient leurs armes sur les bannis, transis, qui redoutaient tous la vue de leur uniforme : un treillis grenat et noir. Ils descendirent péniblement du wagonnet, un à un, sous les regards hostiles des soldats, et furent alignés devant la butée de la voie ferrée, face à la

falaise. Un gradé de l'Armée, grand et chauve, intima l'ordre au quarantenaire crispé de s'avancer de deux pas. L'homme s'exécuta, hésitant. D'une clé efficace et rapide, le militaire lui bloqua les mains dans le dos, puis dégaina une sorte pistolet à injection de vingt-cinq centimètres d'envergure. On n'en distinguait pas le contenu. Impuissant, le banni tremblait et gémissait. Il se souilla pendant qu'avec un enchaînement de gestes vigoureux et précis, l'officier appliqua avec force l'arme sur sa nuque et tira. La charge mystérieuse pénétra sans difficulté dans la chair avec un bruit de tir à air comprimé. Instantanément, l'homme hurla, fou de douleur, se raidissant comme un piquet. Il fut agité de soubresauts violents, puis s'affala à terre. Le militaire regarda ses soldats et fit un petit mouvement du menton vers la gauche. Deux d'entre eux se saisirent du corps devenu étrangement mou, qui semblait ne plus avoir d'os, et l'emmenèrent à deux cents mètres de là, et le jetèrent prestement et sans ménagement, dans une benne. Ils en rabattirent le couvercle métallique coulissant, vérifiant la bonne fermeture, puis reprirent leur poste. Les quatre bannis tenus en joue n'en menaient pas large.

Le suivant à être appelé fut le jeune homme au cœur battant, qui se débattit, résista comme un diable. Quatre Justes le maîtrisèrent et la même opération se déroula sous les yeux des trois autres bannis, terrorisés, désespérés. C'était insoutenable. La petite fille sanglotait et le vieil homme, qui pleurait